



Mémoire d'un Appelé en ex-Yougoslavie

Témoignage

Christophe GENDRE

Extrait...

J'ai souvenir d'un jour, alors que j'étais de garde, je faisais le tour du bâtiment et en arrivant sur le côté du bâtiment, j'ai vu un gamin derrière le barbelé, un jeune d'une dizaine d'années. Il est arrivé avec une carabine à plomb dans les mains. Deux de mes camarades se sont dirigés vers lui et j'ai donc poursuivi ma ronde. Au moment où je suis arrivé dans l'angle du bâtiment qui se trouvait légèrement surélevé par rapport à mes camarades, j'ai ressenti comme une forte piqure au niveau de la lèvre inférieure et une forte douleur sur les dents du bas. Mon camarade Doc qui était avec moi s'est reculé et juste après moi s'est pris un plomb dans l'avant-bras. Je ressentais une vive douleur au niveau de la lèvre inférieure et je sentais un liquide chaud qui me coulait sur le menton. C'est à ce moment-là qu'un de mes camarades qui se trouvait avec le jeune à la carabine est arrivé vers moi en courant, mon camarade Bubus s'était saisi de la carabine. Je m'étais recroquevillé sur moi, j'étais accroupie souffrant le martyr. Mon camarade m'a tout de suite emmené au bureau du chef de poste (un Sergent) pour signaler l'incident. Quand le Sergent m'a demandé ce qu'il s'était passé, je n'ai pas pu lui répondre tellement ça me lançait. Le Sergent m'a fait emmener à l'usine où se trouvait l'infirmerie pour recevoir des soins d'urgence, car la plaie n'était pas très jolie. J'expliquais vaguement au médecin ce qui c'était passé pendant qu'il me soignait ma lèvre en lambeaux, le médecin me dit qu'au vu de la configuration des lieux, si j'avais fait un pas de plus, ce qui m'aurait fait descendre du talus à l'angle du bâtiment, j'aurais pris le plomb dans la bouche et donc la blessure aurait pu être plus grave. Pour le coup si mes souvenirs sont bons, j'ai passé 48 h à l'infirmerie sous surveillance au cas où je fasse une infection. J'avais eu un peu de fièvre. Les enfants avaient l'habitude de faire rouiller leurs plombs et ils découpaient une croix sur la tête du plomb, ce qui avait pour effet que le plomb éclate au lieu de s'écraser à l'impact et fasse beaucoup plus de dégât. Chose bizarre, cet événement n'apparaît nulle part, ni sur le journal de marche ni sur mes états de services.

Chaque fois que nous partions en mission, nous roulions toujours en convoi avec au moins deux hommes positionnés en tourelle si le secteur le permettait. Dans les secteurs plus sensibles, toutes les trappes du VAB étaient fermées, il fallait éviter tout tir de sniper par un hublot du VAB où la balle aurait pu ricochet, faire de très gros dégâts ou que les hommes en tourelle ne se prennent une balle et soient blessés ou tués. J'ai souvenir d'un jour où nous roulions dans la montagne, la route était très enneigée, nous étions obligés de fermer toutes les trappes du VAB

et nous étions plusieurs à vouloir faire une petite pause pipi ; mais bien sûr c'était impossible, même le fait d'entrebâiller la porte arrière du VAB, comme nous le faisons habituellement quand c'était possible. Cette fois-ci nous avons été obligés de faire dans une bouteille. Je peux vous dire que dans un VAB qui roule sur piste pas très plane et à six à l'arrière, ce n'était pas ce qui se fait de mieux.

Le 6 janvier 1993, alors que nous roulions sur la piste de Visoko, le soir en rentrant au bataillon, nous avons été obligés de rouler en « Black-Out », c'est-à-dire tous feux éteints, il ne restait de visible pour le véhicule suiveur, qu'une fine petite lumière rouge, à peine visible. Autant dire qu'il fallait être plus qu'attentif. Ce soir-là nous avons dû rouler de cette manière, car nous craignions des tirs d'artillerie serbe.

Lors d'une mission de protection d'un convoi de l'UNHCR, nous roulions sur une route étroite qui était enclavée entre deux collines. De chaque côté, sur le haut des collines, nous savions que nous étions observés. La tension était plus que palpable, je me souviens que nous n'en menions pas large. J'étais en tourelle arrière avec un autre camarade. Nous surveillions chacun un côté de la route. À un moment, le convoi s'est arrêté, sur le coup nous ne comprenions pas ce qu'il se passait, nous étions vers l'arrière du convoi, nous ne pouvions pas voir ce qu'il se passait sur l'avant. Le chef de bord de notre VAB est allé voir ce qu'il se passait et au final il nous a raconté qu'en travers de la route se trouvait un éboulis de terre. Le lieu était un coupe-gorge, tout le monde était à l'affût. Nous avons déjà entendu que des convois de l'UNHCR s'étaient fait pillier sur des check-points, ce qui faisait un peu plus de tension. Sur le côté de la route, j'ai encore l'image de soldats serbes arrivés rentrer en grande discussion avec les hautes autorités du convoi. Au bout de plusieurs longues minutes tendues, surtout pour nous qui étions à l'arrière et qui ne pouvions rien voir, l'éboulis a été dégagé et nous avons repris la route sans aucun autre encombre.

La nuit du 8 janvier 1993, le bataillon était passé en alerte, car ce jour-là avait eu lieu l'assassinat du Vice-Premier Ministre de Bosnie. Nous avons dû renforcer toutes les mesures de sécurité, la tension était très pesante, c'était notre première alerte. L'alerte avait été maintenue jusqu'au lendemain.

Les jours se suivaient, mais ne se ressemblaient pas, comme le dit le proverbe et c'était vrai à cette période. Malgré le fait qu'il y est toujours du personnel de garde à tous les coins du bataillon, dans la nuit du 16 au 17 janvier 1993, nous nous étions fait voler une mitrailleuse lourde 12,7. L'incompréhension et la colère de nos gradés se sont fait entendre. Nous en avons pris pour notre grade (si je peux dire). Tout de suite, nos gradés avaient déclenché toutes les actions à mettre en place. La prévôté (police militaire) avait été saisie et une enquête avait été mise en place. Pour nous militaires du rang, nous avons eu le droit à un rappel des consignes de sécurité, au rôle que nous jouions dans cette mission et tout cela ne nous avait pas été dit sur un ton paternaliste, bien au contraire, ça ne mouftait pas d'un poil dans les rangs, autant dire qu'avec une seule olive chaque sapeur aurait pu faire 10 litres d'huile, tant nous serions des fesses.

Le 14 janvier 1993, le bataillon a reçu l'ordre de fournir un appui au tout premier convoi humanitaire en direction de Zépa.

Zépa se trouve à 90 kilomètres à l'Est de Sarajevo. Cela faisait environ neuf mois que la vallée était isolée de tout par les Serbes. Il était impossible aux ravitaillements d'arriver là-bas à cause des Serbes.

Le groupe doit ouvrir la route, équipé d'un camion benne avec lame droite et d'un GBC lame biaise. Le groupe doit ouvrir la route à un convoi composé d'Ukrainiens, de Danois et de Belges.

Le convoi quitte Sarajevo le 15 janvier 1993, mais dès les premiers kilomètres le convoi rencontre des problèmes avec les Serbes aux check-points par des attentes interminables, des

discussions sans résultats, des fouilles de tous les véhicules. Malgré de nombreuses tentatives le 16 janvier 1993, passant même par la zone de combats, le convoi se retrouve coincé au check-point de Rogatica. À force de ténacité le convoi reprend la route le 17 janvier 1993 sur un itinéraire conseillé par les Serbes. Le convoi prendra contact avec les musulmans, qui pour certains sont armés de simples haches. Ils étaient heureux de voir arriver le ravitaillement. À l'arrivée, le convoi découvre les habitations de Zépa, marqués par les dernières attaques aériennes serbes. On découvrait des femmes, des enfants et des vieillards affamés. Les habitants se jetaient sur les véhicules en tendant les mains guettant la moindre nourriture. Le convoi de l'UNHCR a livré 80 tonnes de nourriture et médicaments. Après une nuit passée sur place, le convoi prend le chemin du retour. Le 19 janvier 1993, le groupe arrive au bataillon.

Retrouvez « Mémoire d'un Appelé en ex-Yougoslavie » sur
<https://libre2lire.fr/livres/memoire-dun-appelle-en-ex-yougoslavie/>

ISBN papier : 978-2-38157-150-8
ISBN numérique : 978-2-38157-151-5

148 pages – 14.00 €

Dépôt légal : Décembre 2021
© Libre2Lire, 2021

